



BEST-SELLER INTERNATIONAL
CHRISTOPHER RYAN & CACILDA JETHÁ

AU
COMMENCEMENT
ÉTAIT
LE SEXE

*« Un livre passionnant [...],
un regard neuf et sans complexe
sur la vie sexuelle du primate humain. »*

FRANS DE WAAL, auteur de *La dernière étreinte*

A L I S I O

**« Pour nous voir tels que nous sommes,
nous devons commencer par reconnaître que,
de toutes les créatures de la Terre,
aucune n'est aussi urgemment, créativement
et constamment sexuelle qu'Homo sapiens. »**

Depuis des siècles, on nous dit que l'espèce humaine est naturellement monogame, que M^{me} Cro-Magnon, en peau de bête, avait avidement besoin pour sa survie de la protection d'un seul et unique chasseur (le plus puissant évidemment !) en échange de sa fertilité tant convoitée et de sa fidélité éternelle. Et si Darwin s'était trompé ? Et si nos chers ancêtres préhistoriques nous révélaient enfin la vérité sur notre sexualité humaine ?

À travers l'étude des cultures ancestrales et l'observation des primates les plus proches d'*Homo sapiens*, Christopher Ryan et Cacilda Jethá nous offrent une toute nouvelle perspective sur la façon dont les couples se forment, pourquoi nous sommes infidèles et ce que cela implique pour les relations amoureuses modernes.

Monogamie, mariage, patriarcat, guerre des sexes et pouvoir, ce livre bouleverse bon nombre d'idées reçues sur la sexualité humaine et aide à repenser radicalement notre manière de vivre et d'aimer en Occident.

CACILDA JETHÁ est psychiatre, spécialisée dans la thérapie de couple et les troubles psychosexuels. Elle a travaillé pour l'OMS, notamment sur les comportements sexuels en Afrique rurale pour développer des campagnes de prévention du sida.

CHRISTOPHER RYAN est docteur en psychologie à l'université Saybrook à San Francisco où il étudie les traces que la culture des populations préhistoriques a laissées dans la sexualité des sociétés modernes.

ISBN : 978-2-37935-248-5



24 €
PRIX TTC
FRANCE

Rayon : Essais

A L I S I O

AU
COMMENCEMENT
ÉTAIT
LE SEXE

ALISIO

L'éditeur des voix qui inspirent

Suivez notre actualité sur **www.alisio.fr** et
sur les réseaux sociaux LinkedIn, Instagram,
Facebook et Twitter !

Alisio s'engage pour une fabrication éco-responsable !

Notre mission : vous inspirer. Et comment le faire sans participer à la construction du meilleur des futurs possible ? C'est pourquoi nos ouvrages sont imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Titre original : *Sex at dawn*

Copyright © 2010 by Christopher Ryan and Cacilda Jethá

Tous droits réservés

Première édition publiée par HarperCollins Publishers
en 2010

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Richard Robert

Suivi éditorial : Catherine Jardin

Relecture-correction : Léane Leclercq

Maquette : Jennifer Simboiselle

Design de couverture : Frédéric Bélonie

Image de couverture : © Artefact / Alamy Banque D'Images

Légende : Lucas Cranach l'Ancien - Adam et Ève - 1528

© 2021 Alisio,

une marque des éditions Leduc

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Buffon

75015 Paris

ISBN : 978-2-37935-248-5

CHRISTOPHER RYAN & CACILDA JETHÁ

AU
COMMENCEMENT
ÉTAIT
LE SEXE

*Aux origines préhistoriques
de la sexualité humaine*

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Richard Robert

A L I S I O

*« Vos enfants ne sont pas vos enfants.
Ils sont fils et filles de la vie qui aspire à se perpétuer. »*

Kahlil Gibran

SOMMAIRE

Préface : Brève rencontre avec un primate	9
Introduction : Une nouvelle Inquisition, elle aussi pleine de bonnes intentions	13

PREMIÈRE PARTIE

QUELQUES ILLUSIONS MODERNES ET LEURS ORIGINES 31

Chapitre 1 : Souvenez-vous du Yucatán !	33
Chapitre 2 : Ce que Darwin ignorait de la sexualité	39
Chapitre 3 : Un coup d'œil sur le récit standard de l'évolution sexuelle des humains	63
Chapitre 4 : Un singe dans le miroir	81

DEUXIÈME PARTIE

PLAISIRS PERDUS (ET SOLITAIRES ?) AU PARADIS 101

Chapitre 5 : Qui a perdu quoi au paradis ?	103
Chapitre 6 : Qui sont tes papas ?	113
Chapitre 7 : Mamans chéries	129
Chapitre 8 : Le grand bazar du mariage, du couple et de la monogamie	139

Chapitre 9 : Certitude de paternité : la très fragile pierre angulaire du récit standard	151
Chapitre 10 : La jalousie pour les nuls	167

TROISIÈME PARTIE

CE QUE NOUS N'ÉTIONS PAS **181**

Chapitre 11 : La richesse de la nature (Pauvres ?)	185
Chapitre 12 : Le même égoïste (Méchants ?)	199
Chapitre 13 : La bataille sans fin sur la guerre préhistorique (Brutaux ?)	217
Chapitre 14 : Le mensonge de la longévité (Una vie brève ?)	237

QUATRIÈME PARTIE

DES CORPS EN MOUVEMENT **251**

Chapitre 15 : <i>Little Big Man</i>	255
Chapitre 16 : La vraie mesure de l'homme	267
Chapitre 17 : Parfois, un pénis n'est rien de plus qu'un pénis	277
Chapitre 18 : La préhistoire d'O	289
Chapitre 19 : Quand les filles se lâchent	301

CINQUIÈME PARTIE

LES HOMMES VIENNENT D'AFRIQUE, ET LES FEMMES AUSSI **317**

Chapitre 20 : Dans la tête de la Joconde	321
Chapitre 21 : La lamentation du pervers	331
Chapitre 22 : Faire face au ciel ensemble	355
Note aux lecteurs	369
Remerciements	373
Notes de fin	375

PRÉFACE

BRÈVE RENCONTRE AVEC UN PRIMATE

(NOTE DE L'UN DES AUTEURS)

« La nature, Monsieur Allnut, est là
pour que nous nous élevions au-dessus d'elle. »

Katharine Hepburn (Miss Rose Sayer),
The African Queen

Un après-midi moite de 1988, à l'entrée des jardins botaniques de Penang, en Malaisie. Avec ma petite amie, Ana, nous faisons quelques pas après un copieux déjeuner. Des gars du coin vendent des cacahuètes. Sentant notre confusion, ils nous expliquent que les cacahuètes ne sont pas pour nous, mais pour nourrir des bébés singes comme ceux, irrésistiblement mignons, qui se roulent dans l'herbe un peu plus loin. Nous achetons quelques sacs.

Nous tombons vite sur un petit singe accroché par la queue juste au-dessus du chemin. Ses yeux, tellement humains, fixent d'un air implorant le sac de noix dans la main d'Ana. Nous sommes là à roucouler comme des adolescents dans un magasin de chatons quand du sous-bois surgit soudain un éclair de

fourrure. Un singe adulte me frôle, rebondit sur Ana, et disparaît avec les noix. La main d'Ana saigne là où il l'a griffée. Nous tremblons sous la surprise, incapables de parler. Nous n'avons pas eu le temps de crier.

Après quelques minutes, quand l'adrénaline a finalement commencé à redescendre, ma peur se transforme en dégoût. J'ai le sentiment d'une trahison inouïe. Avec nos noix, nous avons perdu nos précieuses hypothèses sur la pureté de la nature, sur le mal qui serait le propre de l'homme. Une ligne a été franchie. Je ne suis pas seulement en colère, c'est une injure philosophique que je viens de recevoir.

Je sens quelque chose changer en moi. J'ai l'impression que ma poitrine se gonfle, que mes épaules s'élargissent. Mes bras sont plus forts, ma vue s'est aiguisée. Je me sens comme Popeye après une boîte d'épinards. Je regarde fixement dans les broussailles comme le primate poids lourd qui s'est réveillé en moi. Je ne tolérerai plus aucun abus de la part de ces poids plumes.

J'ai voyagé assez longtemps en Asie pour savoir que dans la vraie vie, les singes n'ont rien à voir avec leurs cousins joueurs de trompette et de tambourin que j'ai vus à la télévision quand j'étais enfant. Les primates asiatiques qui vivent en liberté possèdent une caractéristique que j'ai trouvée aussi choquante que déroutante, la première fois que je l'ai découverte : le respect de soi. Si vous faites l'erreur de soutenir le regard d'un singe des rues en Inde, au Népal ou en Malaisie, vous découvrirez que vous faites face à une créature intelligente et belliqueuse dont l'expression dit, avec une grimace à la Robert De Niro : « T'as un problème ? Tu veux ma photo ? » Ce n'est pas à un de ces types qu'on pourrait mettre un petit gilet rouge.

Quelques minutes plus tard nous rencontrons un autre petit visage implorant, suspendu à un arbre au milieu d'une clairière. Ana est prête à pardonner et à oublier. Bien que je ne croie plus guère à la mignonnerie, je lui donne le dernier sac de noix. Nous sommes en sécurité, loin des broussailles d'où pourrait surgir une attaque en embuscade. Mais lorsque je sors le sac de ma poche trempée de sueur, le bruissement de la cellophane résonne dans la jungle comme la cloche du dîner.

En un instant, une grande brute à l'allure arrogante apparaît à l'orée de la clairière, à une vingtaine de mètres. Il nous regarde, évalue la situation, me jauge. Son bâillement exagéré semble calculé pour m'écarter et me menacer simultanément : un long et lent étalage de ses crocs. Pour ne pas laisser une seule seconde s'installer une vacance du pouvoir, je ramasse une petite branche et la jette nonchalamment dans sa direction : ces noix ne sont absolument pas pour lui et je ne suis pas du genre à plaisanter. Il regarde la branche atterrir à quelques mètres devant lui, sans bouger un muscle. Puis son front se plisse brièvement, dans une pensée non dénuée d'émotion, comme si je l'avais blessé. Il lève la tête dans ma direction, me regarde droit dans les yeux. Son visage n'exprime ni peur ni respect ni humour.

Comme s'il avait été tiré d'un canon, il saute par-dessus la branche que j'ai jetée, hurle en montrant ses longs crocs jaunes comme on arbore un poignard. Il fonce droit sur moi.

Pris entre la bête et ma petite amie terrifiée, je comprends pour la première fois ce que signifie vraiment la formule « *have a monkey on your back* »*. Je sens quelque chose se briser dans mon esprit. Je ne réfléchis plus. En un mouvement plus rapide que prévu, mes bras s'ouvrent, mes jambes se replient en une position de lutteur accroupi, et mes propres dents, tachées de café et corrigées par orthodontie, claquent dans un cri sauvage. Je me lance sans pouvoir m'en empêcher dans une démonstration de force, sautant bizarrement, la bave aux lèvres.

Cela me surprend autant que lui. Il se relève et me fixe une seconde ou deux avant de reculer lentement. Cette fois, cependant, je crois bien avoir vu une pointe de rire dans ses yeux.

Au-dessus de la nature ? Certainement pas. Croyez-en M. Allnut.

* Littéralement « avoir un singe sur le dos » : avoir un problème dont on ne peut pas se dépatouiller (note du traducteur).

INTRODUCTION

UNE NOUVELLE INQUISITION, ELLE AUSSI PLEINE DE BONNES INTENTIONS

Oubliez tout ce que l'on vous a dit sur l'homme qui descend du singe. Nous ne descendons pas du singe. Nous *sommes* des singes. Métaphoriquement et factuellement, *Homo sapiens* est l'une des cinq espèces survivantes de grands singes, avec le chimpanzé, le bonobo, le gorille et l'orang-outan (les gibbons, eux, sont considérés comme des « petits grands singes »). Nous avons partagé un ancêtre commun avec deux de ces espèces – les bonobos et les chimpanzés – il y a tout juste cinq millions d'années¹, soit avant-hier en termes d'évolution. La plupart des primatologues considèrent aujourd'hui que les distinctions oiseuses par lesquelles certains tentent encore d'isoler les humains des autres grands singes sont « entièrement artificielles² ».

Si nous sommes « au-dessus » de la nature, c'est uniquement dans le sens où un surfeur tremblant sur sa planche est « au-dessus » de l'océan. Ceux d'entre nous qui ont été élevés en Occident ont grandi avec l'idée que les humains sont spéciaux, uniques parmi les êtres vivants, au-dessus et au-delà du monde qui nous entoure, exempts des humbles caractères qui imprègnent et définissent la vie animale. Le monde naturel se

trouve en dessous de nous, et ce qui nous y relie suscite de la honte, du dégoût ou une vague alarme ; c'est quelque chose de malodorant et sale qui doit être caché derrière des portes fermées, des rideaux tirés et, parfois, une fraîcheur mentholée. Ou bien nous surcompensons et imaginons la nature flottant angéliquement dans la lumière du jour, innocente, noble, équilibrée et sage.

Or, tout comme les bonobos et les chimpanzés, nous sommes les descendants excités d'ancêtres hypersexuels. À première vue, cela peut sembler exagéré, mais c'est une vérité qui devrait être connue et reconnue depuis longtemps. Les notions conventionnelles de mariage monogame, « jusqu'à ce que la mort vous sépare », s'écroulent sous le poids d'un récit fallacieux qui prétend que nous sommes autre chose que ce que nous sommes. Quelle est la nature profonde de la sexualité humaine et comment en sommes-nous arrivés là ? Dans les pages qui suivent, nous expliquerons comment un véritable séisme culturel, amorcé il y a environ dix mille ans, a rendu l'histoire de la sexualité humaine si subversive et menaçante que, pendant des siècles, elle a été réduite au silence par les autorités religieuses, pathologisée par les médecins, soigneusement ignorée par les scientifiques et cachée sous le tapis par les thérapeutes moralisateurs.

De profonds conflits font rage au cœur de la sexualité moderne. Ceux qui entretiennent et cultivent notre ignorance, en Amérique notamment, font bien des dégâts. Une véritable offensive culturelle vise à occulter la vraie nature de la sexualité de notre espèce. Résultat : la moitié de nos mariages s'effondre sous une marée irrépressible et tourbillonnante de frustration sexuelle, de libido tuée par l'ennui, de trahison impulsive, de dysfonctionnements, de confusion et de honte. Beaucoup s'escriment à vivre des tentatives de monogamie qui, au bout du compte, font ressembler leur vie à un archipel d'échecs : des îles isolées de bonheur transitoire dans une mer froide et sombre de déceptions. Et parmi les couples qui parviennent à rester durablement ensemble, combien le font en se résignant à sacrifier leur vie érotique sur l'autel des trois joies irremplaçables de la vie à deux : la stabilité familiale, le plaisir de la

compagnie, et l'intimité émotionnelle, à défaut d'être sexuelle ? Ceux qui aspirent innocemment à ces joies sont-ils condamnés par la nature à présider à la lente strangulation de la libido de leur partenaire ?

Le mot espagnol *esposas* signifie à la fois « épouses » et « menottes ». En français, certains hommes évoquent ironiquement la prison d'une vie conjugale dans laquelle ils traînent un boulet. Ce n'est pas pour rien que le mariage est souvent décrit (et déploré !) comme le début de la fin de la vie sexuelle chez un homme. Et les femmes ne sont pas mieux loties. Sans même parler de leur propre libido (nous le ferons abondamment dans cet ouvrage), quelle femme veut partager sa vie avec un homme qui se sent piégé et diminué par son amour pour elle, un homme dont l'honneur marque les limites de sa liberté ? Qui veut passer sa vie à s'excuser de n'être qu'une seule femme ?

Oui, quelque chose ne tourne vraiment pas rond. L'American Medical Association rapporte que quelque 42 % des femmes américaines souffrent de dysfonctionnement sexuel, tandis que le Viagra bat des records de vente année après année.

Si l'Amérique est particulièrement névrosée, elle n'est pas seule. Le marché mondial de la pornographie représente entre cinquante-sept et cent milliards de dollars par an. Aux États-Unis, elle génère plus de revenus que les chaînes de télévision CBS, NBC et ABC réunies, et plus que toutes les franchises professionnelles de football américain, de base-ball et de basket-ball réunies. Selon le *U.S. News and World Report*, « les Américains dépensent plus d'argent dans les clubs de strip-tease que dans l'ensemble des salles de spectacle de Broadway, du *off-Broadway*, des théâtres régionaux, des troupes amateurs, de l'opéra, du ballet et des spectacles de jazz et de musique classique³ ».

Il est indéniable que nous sommes une espèce qui a un fort penchant pour le sexe. Pendant ce temps, le mariage dit traditionnel semble attaqué de toutes parts, et il croule sous son propre poids. Même les plus ardents défenseurs d'une sexualité « normale » plient sous ce fardeau, tandis qu'une liste sans fin de dirigeants politiques (Bill Clinton, David Vitter, Newt Gingrich, Larry Craig, Mark Foley, Eliot Spitzer, Mark Sanford) et de personnalités religieuses (Ted Haggard, Jimmy Swaggart,

Jim Bakker) claironnent leur soutien aux *valeurs familiales* avant de s'éclipser pour des cinq-à-sept avec leurs maîtresses, des prostituées ou de jeunes stagiaires.

Le déni ne fonctionne pas. Ces dernières décennies, des centaines de prêtres catholiques ont avoué des milliers de crimes sexuels perpétrés contre des enfants. En 2008, l'Église catholique a versé 436 millions de dollars de dommages pour des abus sexuels. Plus d'un cinquième des victimes avaient moins de dix ans. Et ça, c'est ce que nous savons. Osons-nous même imaginer les souffrances subies au cours des dix-sept siècles qui se sont écoulés depuis que la vie sexuelle a été perversément interdite aux prêtres dans le plus ancien décret papal connu : la lettre *Cum in unum* du pape Sirice (vers 385) ? Quelle est la dette morale envers les victimes oubliées de ce rejet malheureux de la sexualité humaine fondamentale ?

En 1633, sous la menace de la torture, l'Inquisition a forcé Galilée à déclarer publiquement ce qu'il savait être faux : que la Terre, immobile, était au centre de l'Univers. Trois siècles et demi plus tard, en 1992, le pape Jean-Paul II admettait enfin que le scientifique avait raison depuis le début. Mais, ajoutait-il, l'Inquisition avait été « bien intentionnée ».

Eh bien, il n'y a pire Inquisition qu'une Inquisition *bien intentionnée* !

Comme ces puériles visions intransigeantes d'un univers entier tournant autour de la Terre, le récit classique de la pré-histoire offre une sorte de réconfort immédiat et primitif. Tout comme les papes ont rejeté pendant des siècles toute cosmologie qui ne mettait plus l'humanité du centre du monde, tout comme Darwin a été (et reste encore ici et là) ridiculisé pour avoir reconnu que les êtres humains étaient issus d'un processus évolutif naturel, de nombreux scientifiques sont aveuglés par leur résistance psychologique envers tout récit de l'évolution sexuelle humaine qui ne tournerait pas autour de la cellule familiale nucléaire monogame.

Même si nous nous plaçons à croire que nous vivons une époque de libération sexuelle, la sexualité humaine contemporaine recèle des vérités évidentes et douloureuses qui ne doivent pas être dites à voix haute. Le conflit entre ce que l'on nous

dit que nous ressentons et ce que nous ressentons vraiment est peut-être la plus grande source de confusion, d'insatisfaction et de souffrance inutile de notre époque. Et les réponses habituellement proposées ne sont pas à la hauteur des questions qui sont au cœur de notre vie érotique : pourquoi les hommes et les femmes sont-ils si différents dans leurs désirs, leurs fantasmes, leurs réponses et leur comportement sexuel ? Pourquoi les hommes et les femmes se trahissent-ils et divorcent-ils de plus en plus souvent, quand ils ne renoncent pas complètement au mariage ? Pourquoi voit-on de plus en plus de familles monoparentales ? Pourquoi, chez tant de couples, la passion s'évapore-t-elle si rapidement ? Qu'est-ce qui cause la mort du désir ? Après avoir évolué ensemble ici même sur notre bonne vieille Terre, pourquoi tant d'hommes et de femmes jouent-ils avec l'idée que les uns viendraient de Mars et les autres de Vénus ?

Orientée vers la médecine et le business, la société américaine a répondu à cette crise permanente en développant un *complexe maritalo-industriel* de thérapies de couple, de produits pharmaceutiques, de chroniqueurs spécialisés dans la sexologie, de conseillers en tout genre, et d'un flux sans fin de papier glacé. Chaque mois, des camions entiers de magazines nous proposent les mêmes vieux trucs pour faire renaître l'étincelle dans nos vies sexuelles moribondes.

Quelques bougies par-ci, une culotte sans entrejambe par-là, une poignée de pétales de rose sur le lit et ce sera comme la toute première fois ! Quoi ? Il continue à regarder les autres femmes ? Elle continue d'afficher cet air de déception détachée ? Il a *encore* fini avant que vous n'ayez commencé ?

Des « experts » s'acharnent à chercher ce qui ne va pas chez vous, chez votre partenaire, dans votre relation. Peut-être que son pénis a besoin d'être agrandi ou que son vagin a besoin d'être rétréci. Il a peut-être des « problèmes d'engagement », un « surmoi fragmentaire » ou souffre, qui sait, du redoutable « complexe de Peter Pan ». Vous êtes déprimé.e ? Vous vous aimez tendrement depuis une douzaine d'années, mais l'attirance sexuelle a disparu ? L'un d'entre vous, les deux peut-être sont attirés par quelqu'un d'autre ? Eh bien, vous devriez

peut-être essayer de faire l'amour sur le sol de la cuisine. Ou bien forcez-vous à le faire tous les soirs pendant un an⁴. Peut-être traverse-t-il la fameuse crise de la quarantaine. Tenez, prenez ces pilules. Changez de coiffure. Il y a certainement *quelque chose* qui cloche chez vous.

Tout cela ne vous donne-t-il pas l'impression d'être la victime d'une Inquisition bien intentionnée ?

Cette relation quasi schizophrène avec notre véritable nature sexuelle est tout sauf une nouveauté pour les entreprises de divertissement, qui sont travaillées depuis longtemps par la même fracture entre déclarations publiques et désirs intimes. En 2000, sous le titre « Wall Street meets pornography », le *New York Times* rapportait que General Motors vendait plus de films porno que Larry Flynt, le célèbre propriétaire de l'empire *Hustler*. Plus de huit millions d'abonnés américains à DirecTV, une filiale de General Motors, dépensaient environ deux cents millions de dollars par an pour acheter des films à la carte auprès de fournisseurs spécialisés. De même, Rupert Murdoch, propriétaire de Fox News et du principal quotidien conservateur américain, le *Wall Street Journal*, gagnait plus d'argent par le porno, via une société satellite, que *Playboy* n'en gagnait avec ses magazines, ses chaînes de télé et ses activités sur Internet réunies. L'entreprise de téléphonie AT&T, dont les dirigeants défendent haut et fort les valeurs conservatrices, vend du porno *hard-core* dans plus d'un million de chambres d'hôtel du pays par le biais de son *Hot Network*.

L'extraordinaire hypocrisie sexuelle de l'Amérique est inexplicable si nous adhérons aux modèles traditionnels de la sexualité humaine, pour lesquels la monogamie est naturelle, le mariage est un universel humain et toute structure familiale autre que la famille nucléaire est une aberration. Nous avons besoin d'une nouvelle compréhension de nous-mêmes, fondée non pas sur des proclamations en chaire ou de rassurants fantasmes hollywoodiens, mais sur une évaluation audacieuse et sans honte des nombreuses données scientifiques qui éclairent les véritables origines et la nature de la sexualité humaine.

Nous sommes en guerre contre notre érotisme. Nous luttons contre nos désirs, nos attentes et nos déceptions. La religion, la

politique et même un certain discours scientifique s'opposent à la biologie et à des millions d'années d'évolution des appétits sexuels de l'humanité. Comment sortir de cette lutte inextricable ?

Dans les pages qui suivent, nous réévaluerons certaines des connaissances scientifiques les plus importantes de notre époque. Nous remettons en question les hypothèses implicites qui sous-tendent les conceptions contemporaines du mariage, de la structure familiale et de la sexualité – des questions qui nous concernent et nous affectent tous, le jour comme la nuit.

Nous montrerons que les êtres humains ont évolué dans des groupes intimes où presque tout était partagé : la nourriture, le logement, la protection, la garde des enfants, et le plaisir sexuel. Nous ne prétendons pas que les humains sont naturellement des hippies marxistes. Nous ne prétendons pas non plus que l'amour romantique était inconnu ou sans importance dans les communautés préhistoriques. Mais nous démontrerons que la culture contemporaine déforme le lien entre l'amour et le sexe. Avec ou sans amour, une sexualité plutôt libre semble avoir été la norme pour nos ancêtres préhistoriques.

Abordons maintenant la question que vous vous posez probablement déjà : comment pouvons-nous savoir quoi que ce soit de la sexualité préhistorique ? Cette époque n'ayant par définition laissé aucun document écrit, et le comportement social ne laissant pas de fossiles, tout ceci n'est-il pas une pure spéculation ?

Pas vraiment. Une vieille histoire raconte le procès d'un homme accusé d'avoir arraché le doigt d'un autre homme lors d'une bagarre. Un témoin oculaire est appelé à la barre. L'avocat de la défense lui demande : « Avez-vous réellement vu mon client mordre le doigt ? » Le témoin répond : « Eh bien, non, je ne l'ai pas vu. – Aha ! dit l'avocat avec un sourire suffisant. Comment pouvez-vous prétendre alors qu'il a mordu le doigt de cet homme ? – Eh bien, répond le témoin, je l'ai vu le recracher. »

Outre un grand nombre de preuves *circonstancielle*s provenant de sociétés du monde entier et de primates non humains qui nous sont étroitement apparentés, nous allons jeter un coup

d'œil aux preuves *matérielles*, c'est-à-dire à ce que l'évolution a « recraché ». Nous examinerons les traces anatomiques visibles dans nos corps, nous prendrons la mesure de l'aspiration à la nouveauté sexuelle telle qu'elle s'exprime dans la pornographie, la publicité et les apéros après le travail. Nous decoderons même les messages des « vocalisations copulatoires » de la femme du voisin dans les calmes nuits d'été.

* * *

Les lecteurs qui ont arpenté la littérature récente sur la sexualité humaine connaissent sans doute ce que nous appelons le « récit standard » de l'évolution sexuelle humaine. Ce récit se présente comme suit :

1. Un garçon rencontre une fille.
2. Le garçon et la fille évaluent mutuellement la valeur de leur partenaire en fonction de leurs agendas/capacités reproductifs respectifs :
 - Il recherche des signes de jeunesse, de santé, ceux qui suggèrent l'absence d'expérience sexuelle antérieure et la probabilité d'une fidélité future. En d'autres termes, son évaluation est orientée vers la recherche d'une jeune partenaire en bonne santé, qui a devant elle de nombreuses années de fertilité et n'a pas d'enfants qui épuiserait ses ressources.
 - Elle recherche des signes de richesse (ou des signes de future richesse). Il s'agit donc de trouver un compagnon jeune, fertile et en bonne santé, qui aura de nombreuses années de procréation devant lui et qui n'a pas d'enfants pour épuiser ses ressources. Cet homme doit être prêt à rester dans les parages pour protéger leurs enfants. Il doit vouloir et pouvoir subvenir matériellement à ses besoins matériels (surtout pendant la grossesse et l'allaitement) et à ceux de leurs enfants (c'est ce que l'on appelle parfois l'« investissement parental masculin »).

3. Le garçon et la fille s'engagent dans une relation. Si chacun répond aux critères de l'autre, ils forment, excusez-nous pour ce jargon, un lien de couple à long terme – la « condition fondamentale de l'espèce humaine », comme l'écrivait Desmond Morris. Une fois le lien de couple formé :
- Elle sera sensible aux signaux suggérant qu'il envisage de la quitter (surveillant avec vigilance les signes d'infidélité impliquant une intimité avec d'autres femmes qui menaceraient son accès exclusif à ses ressources et à sa protection) – tout en restant à l'affût (surtout au moment de l'ovulation) d'une aventure rapide avec un homme génétiquement supérieur à son mari.
 - Il sera sensible aux signes de ses infidélités sexuelles à elle (qui réduiraient sa très importante certitude de paternité) – tout en profitant de ses propres opportunités sexuelles sans lendemain avec d'autres femmes (puisque son sperme est produit facilement et en abondance).

Si nous ne contestons pas que ces schémas se retrouvent dans de nombreuses régions du monde moderne, nous ne les considérons pas tant comme des éléments de la nature humaine que comme une adaptation à des conditions sociales introduites pour la plupart avec l'avènement de l'agriculture, il y a dix mille ans à peine. Ces comportements et préférences ne sont pas des traits biologiquement programmés de notre espèce ; ils sont la preuve de la plasticité de notre cerveau et du potentiel créatif des communautés humaines.

Certains chercheurs affirment avoir confirmé ces schémas de base dans des études menées dans le monde entier sur plusieurs décennies. Leurs résultats semblent étayer le récit standard de l'évolution sexuelle humaine, ce qui paraît très logique. Mais ce n'est pas le cas.

Pour ne prendre qu'un exemple, nous soutenons que la préférence apparemment constante des femmes pour les hommes ayant accès à la richesse n'est pas le résultat d'une évolution de très longue durée, comme l'affirme le modèle standard, mais

simplement une adaptation comportementale à un monde dans lequel les hommes contrôlent une part disproportionnée des ressources mondiales. Un monde *récent*. Comme nous le verrons plus en détail, avant l'avènement de l'agriculture il y a une centaine de siècles, les femmes avaient généralement le même accès que les hommes à la nourriture, à la protection et au soutien social. Nous verrons que les bouleversements résultant du passage à une vie sédentaire dans des communautés agricoles ont entraîné des changements radicaux dans la capacité des femmes à survivre. En quelques générations, elles se sont trouvées à vivre dans une société où elles devaient troquer leur capacité de reproduction contre l'accès aux ressources et à la protection dont elles avaient besoin pour survivre. Il va sans dire que ces conditions sont très différentes de celles dans lesquelles notre espèce évoluait auparavant.

Il est important de garder à l'esprit qu'à l'échelle de notre espèce, dix mille ans ne sont qu'un moment très bref.

Même si l'on ne tient pas compte des quelque deux millions d'années écoulées depuis l'émergence de la lignée *Homo*, au cours desquelles nos ancêtres directs vivaient dans de petits groupes sociaux constamment en quête de nourriture, on estime que les humains anatomiquement modernes sont apparus il y a au plus 200 000 ans. Or les premières traces d'agriculture remontent à environ 8 000 ans avant notre ère. Le temps que notre espèce a passé à vivre dans des sociétés agricoles sédentaires ne représente ainsi que 5 % de notre expérience collective, tout au plus. Il y a quelques centaines d'années encore, la plus grande partie de la planète était encore occupée par des chasseurs-cueilleurs.

Pour remonter aux racines les plus profondes de la sexualité humaine, il est donc essentiel de regarder sous la mince croûte de l'histoire humaine récente. Jusqu'à l'agriculture, les êtres humains ont évolué dans des sociétés organisées autour d'une forte tendance à partager à peu près tout. Mais cette culture du partage ne fait pas d'eux des « bons sauvages », comme l'ont rêvé les Français du siècle des Lumières, ou des êtres pleins de noblesse comme le suggère la formule du « *noble savage* » en anglais. Les sociétés préagricoles n'étaient pas plus nobles que vous ne l'êtes lorsque vous payez vos impôts ou vos primes

d'assurance. Le partage universel, imposé par la culture, était simplement le moyen le plus efficace pour notre espèce hautement sociale de minimiser les risques. Le partage et l'intérêt personnel, comme nous le verrons, ne s'excluent pas mutuellement.

Ce que de nombreux anthropologues voient comme un égalitarisme intraitable fut le modèle prédominant d'organisation sociale dans le monde entier pendant les nombreux millénaires qui ont précédé l'avènement de l'agriculture. Mais les sociétés humaines ont radicalement changé dès qu'elles ont commencé à cultiver et à élever des animaux domestiques. Elles se sont organisées autour de structures politiques hiérarchiques, de la propriété privée, d'établissements humains densément peuplés, avec un changement radical du statut de la femme et d'autres configurations sociales qui, combinées, représentent un désastre pour notre espèce : si la population humaine a explosé, la qualité de vie, elle, s'est effondrée. « Le passage à l'agriculture, écrit Jared Diamond, est une catastrophe dont nous ne nous sommes jamais remis⁵. »

Plusieurs types de preuves suggèrent que nos ancêtres pré-agricoles vivaient dans des groupes où la plupart des individus adultes entretenaient simultanément plusieurs relations de nature sexuelle. Bien qu'elles fussent souvent occasionnelles, ces relations n'étaient pas aléatoires ni dénuées de sens. Bien au contraire, elles renforçaient les liens sociaux qui maintenaient la cohésion de ces communautés hautement interdépendantes⁶.

Nous avons trouvé des preuves irréfutables d'une sexualité préhistorique ouverte, libre et amicale, dont l'écho se retrouve dans nos propres corps, dans les habitudes des sociétés primitives qui vivent encore dans un isolement relatif, et dans certains recoins surprenants de la culture occidentale contemporaine. Nous montrerons comment notre comportement dans la chambre à coucher, nos préférences en matière de pornographie, nos fantasmes, nos rêves et nos réactions sexuelles confirment cette compréhension renouvelée des origines de notre sexualité. Voici quelques-unes des questions auxquelles vous trouverez des réponses dans les pages qui suivent :

- Pourquoi, dans de nombreux couples, une fidélité durable est-elle si difficile ?

- Pourquoi la passion sexuelle s'estompe-t-elle souvent, même si l'amour s'approfondit ?
- Pourquoi les femmes sont-elles potentiellement multiorgasmiques, alors que les hommes atteignent trop souvent l'orgasme de manière frustrante et rapide, puis perdent tout intérêt ?
- La jalousie sexuelle est-elle un élément inévitable et incontrôlable de la nature humaine ?
- Pourquoi les testicules de l'homme sont-ils beaucoup plus gros que ceux du gorille mais plus petits que ceux du chimpanzé ?
- La frustration sexuelle peut-elle nous rendre malades ? Comment le manque d'orgasmes a-t-il provoqué l'une des maladies les plus courantes de l'histoire, et comment l'a-t-on traitée ?

Quelques millions d'années en quelques pages

Voici, en quelques mots, l'histoire que nous racontons dans les pages qui suivent. Il y a quelques millions d'années, nos anciens ancêtres (*Homo erectus*) sont passés d'un système d'accouplement semblable à celui des gorilles, dans lequel un mâle alpha se battait pour gagner et conserver un harem de femelles, à un système dans lequel la plupart des mâles avaient un accès sexuel à la plupart des femelles. Presque aucun expert ne conteste les preuves fossiles de cette évolution⁷.

Mais nous nous démarquons de ceux qui soutiennent le récit standard lorsque nous examinons la signification de ce changement. Selon le récit standard, c'est à ce moment-là que les liens de couple à long terme ont commencé dans notre espèce : avec la fin du modèle « gorille », chaque mâle ne pouvait avoir qu'une seule compagne à la fois, et la plupart des mâles ont donc fini par avoir la leur. Lorsqu'il y a débat sur la sexualité humaine issue de l'évolution, on s'en tient généralement à deux options : soit les humains ont évolué pour être monogames (H-F), soit ils sont redevenus polygynes (H-FFF+) – la conclusion étant normalement que les femmes préfèrent généralement la première

configuration tandis que la plupart des hommes opteraient plus spontanément pour la seconde.

Mais ce débat oublie une troisième option : qu'en est-il des couples multiples, où la plupart des hommes et des femmes entretiennent simultanément plusieurs relations intimes ? Cet oubli est curieux. Pourquoi éprouve-t-on une telle difficulté à envisager cette version « libre » de la sexualité préhistorique, alors que presque toutes les sources de preuves pertinentes vont dans ce sens ?

Après tout, nous savons que les sociétés de chasseurs-cueilleurs dans lesquelles ont évolué les êtres humains étaient des groupes à petite échelle, hautement égalitaires, qui partageaient presque tout. Le mode de vie dit « à retour immédiat », sur toute la planète, présente une cohérence remarquable⁸. Les !Kung San du Botswana, en Afrique, ont beaucoup de points communs avec les Aborigènes vivant dans l'arrière-pays australien, ainsi qu'avec les tribus des poches reculées de la forêt amazonienne. Les anthropologues ont démontré à maintes reprises que les sociétés de chasseurs-cueilleurs à retour immédiat cultivent presque universellement un égalitarisme farouche. Le partage n'est pas seulement encouragé, il est obligatoire. Accumuler ou cacher de la nourriture, par exemple, est considéré dans ces sociétés comme un comportement profondément honteux, presque impardonnable⁹.

Les chasseurs-cueilleurs divisent et distribuent la viande de manière équitable, les femmes allaitent les bébés les unes des autres, hommes et femmes se préoccupent peu ou pas de préserver leur intimité et tous dépendent les uns des autres pour leur survie. Autant notre monde social tourne autour des notions de propriété privée et de responsabilité individuelle, autant le leur s'oriente dans la direction opposée, vers le bien-être du groupe, l'identité du groupe, une profonde interrelation et la dépendance mutuelle.

Bien que cela puisse ressembler à l'idéalisme naïf du *New Age*, aux jérémiades des années 1960 sur la fin de « l'ère du Verseau » (le lecteur se souvient peut-être de la chanson « Age of Aquarius », de la comédie musicale *Hair*) ou à une célébration du communisme préhistorique, aucune de ces caractéristiques des sociétés préagricoles n'est contestée par les chercheurs sérieux.